

Jean Marie Brohm présentera le livre d'Angélique Christaki
La musique barbare de l'hallucination (Éditions Hermann)

Nous sommes ici dans une prestigieuse librairie qui est un véritable royaume du livre. Qu'est-ce qui nous incite alors, lorsque nous y entrons, à choisir tel ouvrage plutôt que tel autre ? Qu'est-ce qui nous invite par ailleurs à recommander un livre à notre entourage, ou à lui conférer en tant que membre d'un jury une distinction honorifique ? C'est probablement ce qu'André Breton appelle le « hasard objectif » dans *La clé des champs*, c'est-à-dire l'insolite d'une rencontre, l'appel à la découverte, l'attrait de la familière étrangeté.

Toutes celles et tous ceux qui lisent des livres font en effet, à un moment ou à un autre, l'expérience d'une rencontre avec un ouvrage qui invite à la réflexion et à la recherche. La même expérience se produit également avec des auteurs canoniques où l'on découvre quelques perles rares qui ouvrent de précieuses perspectives heuristiques. Je pense par exemple au petit texte de Marx sur *Peuchet et le Suicide*, aux articles incisifs de Freud sur *La tête de Méduse*, *Pourquoi la guerre ?*, *Sur la prise de possession du feu*, ou *Le motif du choix des coffrets*, aux essais de Ferenczi sur *Thalassa*, *psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, ou de Devereux sur *La renonciation à l'identité, défense contre l'anéantissement*.

Le livre d'Angélique Christaki, *La Musique barbare de l'hallucination*, paru en 2016 chez Hermann, a été pour moi une rencontre de ce type et une expérience de pensée très stimulante parce qu'il ouvre une série de questionnements pour toutes les sciences humaines qui s'intéressent au sujet, à sa constitution et à son devenir dans la culture.

Le titre apparemment énigmatique de cet essai, qui incite immédiatement à la curiosité, mais aussi le style très personnel de l'écriture restituent parfaitement le nouage original de sa thématique traversée par le fil d'Ariane de la dynamique hallucinatoire.

Je voudrais surtout mettre en évidence les *idées-forces* qui me semblent ouvrir des pistes de recherche très riches. La première, qui assure la cohérence interne du livre, est la thèse centrale que la langue, en particulier la *langue maternelle*, est l'empreinte fondamentale qui singularise l'histoire du sujet : « La langue maternelle, écrit Angélique Christaki, est à la fois une rencontre constitutive du sujet et un lieu de transmission ». « La morsure de la langue » organise ainsi tout le champ psychologique, culturel et politique : « Le rapport du sujet au réel a trait à son histoire singulière qui est prise dans la langue maternelle ». Cette thèse permet de comprendre comment l'horizon culturel dans lequel baigne le sujet du fait de son appartenance à une langue maternelle particulière, s'articule en effet aux formes institutionnelles créées par chaque société comme le soutient Castoriadis. Ainsi la langue grecque, produit d'une civilisation exceptionnelle, avec sa cosmogonie, sa mythologie, son théâtre tragique, sa philosophie, ne peut pas ne pas associer la langue maternelle à ce qui se transmet de génération en génération « comme mémoire portée par la langue et par son histoire ». Le chapitre VIII intitulé « La haine dans les plis de la langue » me semble d'une grande portée politique. En abordant les origines barbares de la langue grecque et les crimes des Atrides (meurtre, inceste, parricide, anthropophagie), ce chapitre permet en fait de comprendre l'interminable répétition de la haine, du ressentiment et de la vengeance qui se perpétue dans les mythes nationalistes, mais aussi dans les différentes prédications religieuses fondamentalistes comme « prototypes d'un enkystement haineux ». L'actualité internationale ne donne que trop d'exemples de ces langages totalitaires analysés par Jean-Pierre Faye qui trouvent leur origine dans des langues maternelles brandies comme des armes ou des doctrines d'asservissement.

La deuxième idée-force est le rappel du *nouage de la langue au corps*. Non seulement « l'accent de la langue maternelle est un reste intime de l'empreinte indélébile de la langue sur le corps », mais « les mots s'incarnent, la parole s'enracine dans le corps ». C'est ce qui est aussi la source de la

dynamique hallucinatoire. Angélique Christaki soutient en effet que l'être humain « apprend à parler en hallucinant les traces verbales ». « C'est à partir de l'activité hallucinatoire que les traces originaires de la langue s'enracinent dans le corps. Celles-ci, avant d'être traces mnésiques, portent en creux la matérialité élémentaire de la morsure sexuelle de la langue sur le corps [...] Elles sont l'affection élémentaire inhérente à l'avènement d'un corps libidinal ».

La troisième idée-force – qui a une dimension ontologique en ce sens qu'elle dévoile l'un des modes d'être essentiels de la corporéité – rappelle que le corps est un *corps libidinal*, un corps parlant et traversé d'affects. L'emballage du corps par toutes les instances de l'ordre culturel se révèle par exemple dans la complexité de toutes les « enveloppes » (verbales, sonores, psychiques, oniriques, etc.) repérées par Didier Anzieu. Elle se révèle aussi dans les images hallucinatoires du corps : « L'hallucination, écrit Angélique Christaki, en est le témoin multisensoriel, visuel, auditif, cénesthésique. Le corps y est engagé dans son intime réalité ».

La quatrième idée-force mériterait à elle seule un nouvel ouvrage, tant elle me semble cruciale pour l'intelligibilité des *dynamiques de transfert et de contre-transfert* qui opèrent dans la cure, mais également dans les relations *pédagogiques* entre maîtres et élèves, *thérapeutiques* entre médecins et patients, *religieuses* entre prêtres et croyants et bien sûr *politiques* entre leaders et adhérents : « Dans une cure analytique, écrit-elle, c'est la trame hallucinatoire du transfert qui contient une dynamique de liaison faisant advenir le souvenir comme un produit de remémoration à partir de l'écho du sexuel ». « La dynamique du transfert, ajoute-t-elle, comporte une pente hallucinatoire qui contient la force d'arracher la compulsion à la répétition », mais aussi sans doute la force d'instituer, d'innover, de faire advenir un futur souhaitable pour l'analysant.

La cinquième idée-force concerne le domaine de ce qu'Angélique Christaki appelle *la musique de la langue et la poétique du dire*. De la même manière que l'inconscient du psychanalyste tend l'oreille, écoute, fonctionne comme une caisse de résonance branchée sur « l'inconscient émetteur du malade » pour reprendre une expression de Freud dans ses « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », de la même manière « la musique est tendue vers un réel qui pointe un inouï auquel l'oreille risque de succomber », mais qui est aussi une possibilité de catharsis, « une sorte d'allègement » pour l'auditeur. Il n'est donc pas illégitime de se demander ce que « dit » vraiment la musique ou ce qu'on « entend » dans la musique selon ses diverses formes (par exemple dans *Tristan et Isolde* de Wagner). Ne serait-ce pas là à proprement parler la magie hallucinatoire de la musique ?

La sixième idée-force qui conclut cet essai original suggère de repenser les conditions « d'un lien social pacifié » adossé à « l'interdit du meurtre, de l'inceste et de l'anthropophagie ». Or, la question semble a priori insoluble : « Comment vivre ensemble, se demande-t-elle, et comment faire confiance à la parole, si comme l'indique Freud nous sommes tous issus d'une longue lignée d'assassins ? ». La position d'Angélique Christaki est là sans la moindre ambiguïté. C'est d'abord le lien social profondément altéré par le délitement néolibéral contemporain qu'il s'agit de mettre en cause. « Les subjectivités modernes, soutient-elle, de plus en plus isolées, se révèlent impuissantes, sans recours, sans résistance face à l'escroquerie que représente la promesse des paroles sans discursivité. Ainsi, apathiques, les subjectivités en crise et leur corps se trouvent à la merci de ce que nous appelons les nouvelles pathologies, qui ne sont autres que celles du lien social ». L'aliénation des sujets, étourdis par la multiplication des ersatz en tous genres, est essentiellement l'impuissance à résister à la force mortifiante secrétée par les modalités addictives des rapports de dépendance. D'où l'urgence de favoriser à la fois les capacités d'agir et la pensée critique, en somme la *praxis* de la « libre parole ».

Jean-Marie Brohm